

RAPHAËL MELTZ

24 FOIS LA VÉRITÉ





LE TRIPODE

Littératures ■ Arts ■ Ovnis

24 FOIS LA VÉRITÉ

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Jeu nouveau, Le Tripode, 2018

Urbs, Le Tripode, 2013

Meltzland, Panama, 2007

Mallarmé et moi, Panama, 2006

AUTRES

Histoire politique de la roue, La Librairie Vuibert, 2020

Suburbs II. Le port de Gênes, Le Tigre, 2013

De Voyou à Pov' Con. Les offenses au chef de l'État

de Jules Grévy à Nicolas Sarkozy, Robert Laffont, 2012

Suburbs I. Autour du fort d'Aubervilliers, Le Tigre, 2012

Diam's sans jeux de mots, Le Tigre, 2010

Lisbonne, voyage imaginaire (avec Nicolas de Crécy),

Casterman, 2002

Illustration de couverture

Fillette avec chapeau, Amena Nathan, 2019

© Le Tripode, 2021

Raphaël Meltz

24 FOIS LA VÉRITÉ

roman

Le Tripode

Pour Louise

A
[Las Vegas]

— Mais n’oubliez pas que ça fait longtemps maintenant que nous sommes au XXI^e siècle.

J’écris *n’oubliez pas* mais il me parlait en anglais, et je ne sais pas en réalité s’il me disait «tu» par familiarité ou s’il me disait «vous» en gardant cette froideur professionnelle des rencontres de congrès. Je ne sais pas, mais lui non plus : un anglophone ne se demande pas s’il tutoie ou s’il vouvoie, il s’adresse à tout le monde avec le même *you*, un peu comme nous les francophones on ne pense pas qu’en langue maya il y a des verbes différents pour dire toucher avec un doigt, toucher avec deux doigts, toucher avec trois doigts, toucher avec toute la main. Nous, on dit simplement toucher et on s’en contente. On se contente de tant de choses, en réalité.

Las Vegas. Dans l’article qu’il va bien falloir que je me mette à écrire sur le CES, le Consumer Electronics Show, comme chaque année depuis onze ans que je viens produire la pige spécialisée qu’il m’est si facile de vendre au plus offrant des journaux qui veulent en parler (et ils veulent tous en parler), je vais reprendre les mêmes vieux clichés sur la ville folie, les néons faramineux, le Strip, grand boulevard «central», les hôtels et les casinos, vendre un peu de glamour de décor, un peu d’excitation contextuelle avant de parler des nouveaux téléphones qui seront dans les mains des Américains dans quelques semaines, des Français dans quelques mois — mais pour le moment, avant le récit hirsute, le réel glabre : au Luxor Hotel (c’est aussi, évidemment, un casino), le bar est une immense terrasse avec une vue démesurée sur l’hideuse et aberrante ville de Les Prairies qui n’est que lumières, certes, mais lumières agressives,

lumières déplaisantes, rouges qui suent la vacuité du jeu et jaunes qui louent le néant consumériste, néons qui ne brillent qu'aux yeux de ceux qui croient que la réussite se mesure en kilowatts, en kilomètres, en kilodollars. Je prends un double whisky que je ferai passer en note de frais, il vaut mieux c'est 29 dollars, et je marche vers les fenêtres, il y a du monde, énormément de monde, pendant le CES tout est plein partout tout le temps à Las Vegas, au bar du Luxor il y a des tables hautes avec des tabourets libres mais toujours au moins une personne attablée, parfois un groupe, plus souvent des gens seuls, majoritairement des hommes, des hommes seuls ou par deux mais alors une solitude partagée, ils ne se parlent pas, connectés à d'autres mondes, d'autres affaires, d'autres enjeux, enjeux dérisoires au regard de la marche réelle du monde mais qui leur semblent cruciaux. Je m'installe à une table devant laquelle se trouve un grand maigre solitaire plongé dans son smartphone. Ici les humains ont la peau bleue. Je pourrais les appeler des *blueskin*, toujours un téléphone en main (souvent deux, parfois trois mais avec seulement deux mains cela reste encore difficile), ils ont le visage entouré d'un halo bleuté dont l'absence semble presque suspecte (cela arrive, en général il s'agit de *geeks* patentés qui ont installé un filtre anti-lumière bleue), mais ce grand maigre, là, a le visage de mille couleurs, teintes qui ne cessent de varier stroboscopiquement comme un effet spécial volontairement recherché, je bois une gorgée de whisky et je le regarde d'un air un peu intéressé mais pas trop, il est penché vers son écran d'une manière particulière, pas simplement comme tous les autres, autour de nous, pas comme quelqu'un qui regarde une photo sur I. ou une story sur S. ou une vidéo sur Y., il regarde comme si sur son téléphone il se passait quelque chose d'*autre*.

Je finis par lui demander si je peux regarder moi aussi. Comme un enfant qui pense il y a un jouet qui a l'air bien je peux voir ? Il me dit non désolé je ne peux pas vous montrer c'est privé (il dit peut-être «te» montrer, mais peu importe, c'est un des avantages des anglophones, ils se fichent du degré d'intimité entre eux et nous, c'est pour ça qu'ils aiment tant le business qui n'est ni proche ni lointain, qui n'est que business).

C'est privé ? Mais c'est toujours privé un téléphone non ?
Oui mais là c'est une application développée en interne, qui n'a pas vocation à être rendue publique.
C'est à ce moment-là seulement que je vois son badge et le nom de la multinationale pour laquelle il travaille, la société A., pas celle qui tue les librairies, l'autre, celles des téléphones et ordinateurs haut de gamme, celle qui lorsque j'étais jeune a failli disparaître et maintenant à nouveau contrôle le monde ; celle qui a réussi à construire un modèle culturel entièrement centré sur elle, un écosystème où l'abonnement à ses services tient lieu de place unique, maintenant que tout le monde a pris l'habitude de n'écouter de la musique que sur abonnement, voir un film sur abonnement, lire un livre sur abonnement. Abonnés pour la vie : une vie sur abonnement ; qui nous sera retirée si on arrête de payer.
Ne pas y penser : je suis au CES pour faire la promotion de ce monde-là. Je suis payé pour y croire : moi aussi.

Je dis d'accord. En réalité je réponds en anglais : ok.

Évidemment j'aimerais bien en savoir plus.

Une application qui va bientôt sortir et que vous testez ?

Il soupire : non, une application qui ne sortira jamais. Une application interne, juste pour nous.

Il me regarde d'un air absent, ma tête de Français manifestement pas à l'affût du scoop et qu'a-t-il à perdre, qu'est-ce qui pourrait sortir de cette discussion, il pourra toujours nier, à moins que je n'aie une caméra implantée dans le regard (ce n'est pas encore possible, bientôt possible mais pas encore possible) il n'y aura jamais de traces de ce que je vais voir.

Il me montre son téléphone en i-, regardez (regarde ?) c'est l'ensemble des photos et vidéos prises sur les téléphones qui tournent avec notre système d'exploitation dans le monde, en temps réel.

Et moi : en temps réel ? Le monde ?

Sur l'écran de son téléphone quatre lignes et une dizaine de colonnes de vignettes en mouvement permanent, avec la mention d'un lieu, d'une date, d'une heure : maintenant. Les lieux sont de partout, la date c'est aujourd'hui et l'heure : maintenant.

Maintenant encore. Maintenant encore. Encore. L'homme maigre m'explique on peut cliquer sur une vignette et l'image apparaît en grand, ou la vidéo se lance si c'est un film, je demande je peux essayer, il me dit en souriant gentiment non. Vous n'y touchez pas. Mais je vous montre.

Et il me montre : une vidéo d'un bébé qui mange des spaghettis, une photo d'un immeuble en construction, une vidéo d'anniversaire, une vidéo de plage, une photo de chat, un selfie devant une église, une sextape, une vidéo qui dit coucou, un selfie de groupe dans un restaurant, une photo d'assiette, une photo d'outil, un sexe masculin en gros plan, une vidéo de fou rire, une vidéo d'engueulade à une caisse de magasin, une photo de coucher de soleil, un selfie devant un stade de foot, un selfie d'un inconnu à côté d'un connu, une vidéo de manif, une vidéo de larmes, une photo de chaussettes posées par terre.

En moins d'une minute. En temps réel. Et je peux aussi filtrer par zone géographique, me dit-il en me montrant une carte du monde où de minuscules points s'inscrivent sans cesse. Par l'âge, le genre des utilisateurs ; leurs habitudes alimentaires, leurs opinions politiques, leurs goûts musicaux. La couleur de leurs cheveux. Leur anniversaire. Le niveau de leur compte en banque. Leur groupe sanguin. Leur orientation sexuelle. Leur pointure. Pour les femmes, la date de leurs dernières règles. Les médicaments qu'ils ont achetés la semaine dernière. Leur pression artérielle. Leur type d'humour préféré.

Il ne s'arrête plus de me parler maintenant, il me dit il y a un petit peu moins d'un milliard d'i. en circulation au moment où je vous parle ; au total l'ensemble de la planète produit, sur notre système d'exploitation mobile, trente-cinq mille photos par seconde.

Comme il l'a dit en anglais j'ai un doute, trente-cinq mille par seconde ? Vous me dites : trente-cinq mille images par seconde ? Oui. Ça va beaucoup trop vite pour regarder. Il sourit avec un peu de suffisance, vous savez que l'œil ne perçoit plus d'images distinctes au-delà d'une vingtaine par seconde, c'est grâce à cela que l'image vidéo donne l'illusion du mouvement. Donc sur mon appli j'ai mis un filtre pour recevoir les images par paquets de trente-deux toutes les secondes, choisies aléatoirement. Malgré ce filtre, on ne

peut physiquement même pas voir, décrypter, tout ce qui s'affiche sur mon écran. Et ce n'est qu'un petit millième du tout.

Ce que je vois là, ce qu'on regarde lui et moi sur son téléphone, ce n'est qu'un millième du tout. Une part minuscule des trente-cinq mille images par seconde produites par cette part de l'humanité utilisant un téléphone de la marque A. Trente-cinq mille. Trente-cinq mille images par seconde.

Je répète les nombres pour espérer les rendre réels.

*

Dans ma chambre, tout est démesuré, le lit fait plus de deux mètres de largeur, comme s'il voulait souligner avec vulgarité que j'ai tort d'y être seul, mais je ne suis pas tout à fait seul, je suis avec mon ordinateur, pour commencer à rédiger mes articles à la gloire du high-tech mondial — sans un mot, j'ai promis, sur ce que je viens de voir :

Un téléphone capteur d'émotions. L'intelligence artificielle appliquée à la gestion de l'agenda personnel et professionnel. Un écran enroulable de moins de 2 millimètres d'épaisseur. Cette année au Consumer Electronics Show (CES), à Las Vegas, le visiteur ne manque pas de nouveaux produits à découvrir. Comme chaque année : le cycle de l'innovation ne se

Je lève les yeux de mon écran, je n'ai pas envie de continuer, écriture automatique laide et banale, technique et glaciale, ma honte toujours à accepter de produire ça, cette partie de moi qui s'appelle journaliste ; souvent cette honte se double d'une interrogation sur mon autre écriture, celle consacrée au roman, celle qui est entre parenthèses en ce moment, depuis un trop long moment maintenant, il faudrait que je commence un nouveau livre. Mais quel livre ? Et soudain, pourquoi précisément à ce moment, soudain le souvenir de mon père, il y a quelques semaines, mon père me disant *tu devrais écrire sur papy c'est quand même un sacré sujet de roman.*

Comment lui expliquer. Comment lui faire comprendre. Qu'on ne peut pas écrire un livre, un roman, sur son «papy». Papy est un mot si loin de la littérature. Même le mot *Ikea*, même le mot *Starbucks*, même (oui, même) le mot *Google* me semblent un peu moins loin de la littérature : parce que la société en i- c'est la construction matérielle de l'enfermement par le décor, parce que la société en s- c'est l'uniformisation d'un hygiénisme alimentaire délirant, parce que la société en g- c'est la domination du monde par un seul acteur, tout ça oui je pourrais avoir envie d'écrire dessus (je ne le ferai pas ; mais je pourrais en avoir envie). Mais papy ! Pourquoi pas tata tant qu'on y est ? Ou popo ? Chichi ? Patachon ? Minou ? Doudou ?

«Papy» : le père de mon père, mon grand-père Gabriel P. Né en 1908, mort en 2009. Un homme d'un siècle. D'où, évidemment, en miroir, cette phrase de l'homme maigre de la société A. quand je lui disais combien les images du xx^e siècle et la façon dont on les regardait, combien cela semblait loin aujourd'hui, ce passé canonique, son air ironique et sa réponse cinglante : mais n'oubliez pas que ça fait longtemps maintenant que nous sommes au xxi^e siècle. Oui, ça fait bien longtemps maintenant.

Un sacré sujet de roman. Peut-on vraiment partager avec son père ce qu'on imagine être la littérature ? Comment lui faire comprendre la question de l'incandescence ? Je ne peux pas écrire sur un sacré sujet de roman — je déteste avoir un sujet quand je commence un roman : un sujet, un angle, une accroche, je ne veux pas entendre ces mots qui renvoient tous à mon autre écriture, au journalisme qui n'est que codes, que forme, que construction de la narration, alors que ce que j'aime dans la littérature c'est avancer dans des schémas inconnus, sans savoir ce que je cherche, ce que je vais trouver ; à la fin, parfois, à la fin, peut-être, il y a des sujets qui sont apparus, nés du hasard des dérives de mon inconscient et du tour des lieux de fiction visités. Mais je n'ai rien décidé, rien suivi, rien construit.

Pour écrire un roman, il n'y a qu'un cadre que j'accepte de me fixer, un seul cadre : pour écrire un roman, je dois être capable de

convoquer les spectres — quelle autre définition, quelle meilleure définition que celle-ci, *pour être écrivain il faut pouvoir convoquer les spectres* m'avait dit un vieux monsieur un soir, c'était le 25 octobre 1995, c'était un clochard céleste comme on dit, un clochard lecteur, à la BPI, la Bibliothèque publique d'information, à Beaubourg, l'«ancienne», celle d'avant la réfection de l'an 2000, j'étais étudiant en journalisme et on avait parlé littérature, il avait tout lu, réellement tout au sens alphabétique du terme, de la lettre A à la lettre Z, il passait ses journées à la bibliothèque et la dépouillait méthodiquement, rayon par rayon, on avait parlé littérature et je lui avais dit je vais être journaliste mais je voudrais écrire des romans, je voudrais être écrivain et il m'avait répondu ça, sa définition de ce qu'était un écrivain, *savoir convoquer les spectres* et depuis chaque fois que je commence un roman, cet effroi, les spectres vont-ils se présenter, vont-ils accepter leur convocation, seras-tu là, serez-vous là, toi, toi, et toi, vous tous ?

1
[1913]

Gabriel se concentre, un petit garçon se concentre pour marcher lentement, il pose ses pieds lourds de mille tonnes sur le parquet du couloir, il lève ses jambes comme si elles étaient prises dans la mélasse, il imite l'escargot, au bout du couloir il y a l'angle il ne faut pas y arriver trop vite, tu es tout mou, tu es une tortue, course de lenteur mon Gaby ; il marche très lentement — mais tout de même : il finit par y arriver, au bout du couloir, il se retourne, sa grande sœur Hélène derrière le landau fait un sourire joyeux, elle dit quarante secondes ; et c'est fini.

Gabriel a cinq ans. Gabriel est né en 1908, petit frère d'Hélène née six ans plus tôt, deuxième enfant d'Adrien et Claire P., naissance à la clinique de Saint-Germain-en-Laye, à huit kilomètres de cette maison de L'Étang-la-Ville où ils habitent, plus tard il dira toujours «l'étang», plus exactement «L'Étang», mais ça se prononce pareil : L'Étang-la-Ville, petite bourgade rurale de la Seine-et-Oise, 535 habitants en 1913 ; L'Étang, la maison, un ancien relais de chasse, une de ces petites maisons simples que les bourgeois parisiens utilisaient au XIX^e siècle pour venir chasser le week-end (dans la forêt de Marly-le-Roi, juste en face), transformées dans les années 1880, avec l'ouverture des lignes de train, ici celle de Saint-Lazare à Saint-Cloud prolongée en 1884 jusqu'à L'Étang-la-Ville, en maisons d'habitation pour des familles dont les pères ont un travail à Paris — cinquante ans plus tard, on les appellera cadres, et ils peupleront par milliers ce département alors devenu les Yvelines. Adrien, le père de Gabriel, est précisément un cadre d'entreprise, il n'est ni un patron, ni un employé, il est le numéro quatre de la Banque suisse et française, loin des deux associés qui la dirigent et

du sous-directeur qui les seconde, mais loin aussi, cette fois dans l'autre sens, des grouillots, secrétaires et employés, qui y travaillent — il est responsable du crédit aux particuliers, et il a fait le choix, à la naissance de sa fille Hélène, de quitter l'appartement parisien, appartement bourgeois mais un peu monotone pour une femme et une petite fille qui n'ont rien à faire de leurs journées (la première à cause de sa position sociale, la seconde à cause de son âge), quitter Paris pour la campagne sans perdre la possibilité d'aller travailler facilement : la maison de L'Étang est à deux minutes de la gare, deux véritables minutes, cent dix-huit secondes exactement, de la porte qu'Adrien referme en embrassant Claire sur les lèvres, Hélène sur les cheveux, au quai de la gare où, chaque matin, il prend le 8 h 04 qui le dépose à Saint-Lazare à 8 h 49, et à neuf heures précisément il est dans son bureau, il ouvre de grands cahiers et reçoit de gros clients qui veulent emprunter des milliers de francs pour s'acheter une maison en Seine-Inférieure, ou investir dans la production d'automobiles, ou racheter les parts familiales d'une succession particulièrement épaisse.

Six ans après l'installation de la famille P. à L'Étang-la-Ville, en 1908 donc : naissance de Gabriel. Et les années qui se suivent, une vie de famille calme et même un peu morne, Adrien absorbé par son travail, Claire manquant un peu de joie, de fantaisie, mais la grande sœur et le petit frère qui s'amuse ensemble, malgré la différence d'âge, ou grâce, Hélène ne joue pas à la maman mais elle joue à la grande sœur, elle ne joue pas, elle est grande sœur et elle aime ça, et le petit Gabriel aime ça aussi, les années se succèdent, vie bourgeoise mais simple, Adrien et Claire sont économes, l'été ils louent une maison de vacances à Honfleur, c'est leur seul luxe, avec leur automobile, une De Dion-Bouton 20/30 HP, grosse berline montant jusqu'à 80 km/h, dans la journée une gouvernante s'occupe de la maison et des enfants, Claire voit des amies de L'Étang-la-Ville ou va se promener à Saint-Germain et parfois à Paris, Adrien passe ses journées à la banque, il n'a pas d'autre idée, d'autre projet pour sa vie que son travail, le soir il lit le journal et Claire lui raconte sa journée ou joue du piano,

les enfants sont sages, Gabriel parfois un peu colérique mais il n'y a pas grand-chose de saillant dans l'histoire de cette famille, la famille P.

Et aujourd'hui, au tout début du mois de juillet, juillet 1913, tout est serein, dans deux semaines ce sera le départ en voiture pour le mois de vacances à Honfleur, Adrien n'est pas là, il est à la banque, à Paris, l'école est finie pour Hélène, Gabriel n'y va pas encore, leur mère est dehors, elle s'occupe du jardin, elle aime bien passer du temps à tailler, à cajoler, à arranger ses fleurs et son petit carré aromatique, dans la maison les enfants jouent dans le couloir.

Le couloir : un long, interminable couloir, avec du parquet au sol, et en haut de grandes lucarnes horizontales qui éclairent, le couloir est situé côté nord et distribue les pièces du rez-de-chaussée, c'est un L, un L dont la grande barre est beaucoup plus longue que la petite, et cet angle entre ces deux parties si inégales les enfants l'adorent, parfois le soir quand il fait encore jour, à partir du mois de mai, Adrien les retrouve tous les deux en train de lire, sur des coussins, installés à l'angle du couloir, il râle toujours un peu, ils ont leurs chambres à l'étage, ou un coin avec un divan dans le salon, pourquoi s'installer là, mais les enfants sont comme ça : quand ils s'approprient un lieu, il devient sacré. Un coin pour les enfants. Un lieu magique.

Cet après-midi, Hélène a décidé de prendre la caméra. La Pathé-Kok : la toute première caméra grand public, sortie cette année-là, pellicule ininflammable et simplicité d'utilisation, c'est un des patrons d'Adrien à la banque qui lui en avait parlé, et Adrien qui a toujours aimé les inventions s'en est acheté une, c'est cher mais quel plaisir, on installe la bobine, on tourne la manivelle, on amène la bobine à une boutique Pathé où elle est développée, et ensuite on projette ses films, on se *voit* dans le film, ça ne fait même pas vingt ans que le cinéma a été inventé et il est déjà dans leur salon. Il n'y a pas que Adrien qui adore cette caméra ; sa fille aussi : elle a, tout de suite, obtenu le droit de filmer (pas de mettre la bobine, bien sûr, mais d'enlever le cache de l'obturateur et de tourner la manivelle), de toute façon, comme dit Claire, Adrien ne sait jamais

lui dire non, il a suffi qu'elle dise je veux filmer et son père a dit oui, cela fait un mois qu'ils ont la caméra et Hélène a déjà tourné plusieurs mètres de pellicule — et tous les quatre ils ont regardé les films pris par Adrien (en 1913 on dit «prendre un film»), et ceux d'Hélène, qui ne sont pas très différents. Claire, elle, aime bien regarder mais il ne lui viendrait jamais à l'idée de se mettre derrière la caméra ; et Gabriel, quand on sort le projecteur, crie «le film du kok! le film du kok!» : il croit dire coq, il n'entend pas le concept marketing de Pathé qui orthographie le nom de l'animal, symbole de la société, avec *k* pour faire plus international. Pour vendre cette caméra dans le monde entier ; la prochaine, dans dix ans, s'appellera Pathé-Baby plutôt que Pathé-Môme.

Aujourd'hui, dans le couloir : Hélène a une idée. Hélène va mettre son idée en œuvre, et son petit frère la regarde faire, avec cette admiration qu'il a toujours pour son énergie, pour les petites frimousses qu'elle lui fait souvent, quand elle est concentrée et qu'elle croise son regard, et pour les petits bisous qu'elle lui donne s'il vient se pelotonner dans ses bras, ces câlins que sa mère ne sait pas vraiment lui offrir — aujourd'hui Hélène a l'idée de mettre le trépied réglable et les 5,8 kilos de la caméra, de les mettre sur le landau de la famille et de faire avancer le landau dans le couloir en faisant tourner la manivelle : en filmant.

Elle est en réalité en train d'inventer le travelling, mettre la caméra sur un chariot pour filmer en mouvement, elle l'invente comme un enfant invente un monde sans se rendre compte que c'est difficile : c'est juste un monde, après tout — juste un monde.

Hélène, méthodique, a raccourci les pieds pour que la caméra ne soit pas trop haute ; elle fait un essai dans le couloir, d'abord le petit côté du L, est-ce que j'arriverai à tourner la manivelle tout en faisant avancer le landau, son père lui permet de filmer au maximum un mètre par jour, il y a un compteur mécanique qui est remis à jour à chaque bobine, aujourd'hui comme elle n'a pas filmé depuis quatre jours elle a droit à quatre mètres, un peu plus d'une minute, il n'est pas question de gâcher en filmant des essais : ils se font à blanc. Elle pense demander à Gabriel de pousser le landau pendant qu'elle

tourne la manivelle, mais c'est un peu risqué, et puis surtout elle veut filmer son petit frère : c'est le sujet de ce film dans le couloir, de ce mouvement de caméra, filmer son frère qui marche dans le couloir. Filmer un mouvement en mouvement.

Il faut vite renoncer à l'idée de faire le couloir en entier, l'angle est trop serré pour faire passer le landau et elle tournant la manivelle ; le grand côté du L suffira, il est assez long pour permettre de montrer la marche de Gabriel, Hélène est toute contente, Gabriel a droit à un bisou et écoute avec attention ce que sa sœur lui demande de faire : marcher lentement, très lentement, dans le couloir, et à la fin, quand il est au bout, il se retourne et il regarde la caméra. Pour Hélène, c'est évidemment plus compliqué : elle doit avancer, au même rythme que son frère (la caméra est à mise au point fixe ; le diaphragme, lui, est réglé sur la lumière, faible mais suffisante, du couloir, Hélène a appris à le faire, c'est gradué de 1 à 8, on choisit selon l'intensité lumineuse du lieu), pousser de la main gauche le landau et de la main droite tourner la manivelle qui est située à l'avant de la caméra, un gros bloc noir surmonté d'un petit rectangle qui fait viseur mais Hélène ne regardera pas dedans, l'angle est assez large pour que son frère soit pris en entier. On fait un essai. Ça marche à peu près, Gabriel marche très lentement, Hélène l'aide en lui disant de ralentir encore, qu'il doit penser à l'escargot, à la tortue, elle parle en même temps qu'elle compte les secondes et quand il arrive au bout il se retourne et fait ce petit sourire timide qu'il va refaire, presque à l'identique, à chaque répétition, jusqu'à la véritable prise : quarante secondes d'avancée dans le couloir, Gabriel se tourne et il sourit — et il se met à marcher vers la caméra et Hélène peste parce qu'elle tournait encore il fallait attendre mon chou tu es trop impatient. Il faut attendre que je dise stop Gaby. Quand même !

Malgré tout, Hélène est contente : elle a hâte de raconter à ses parents ce qu'elle a fait et surtout de regarder le film, il reste six ou sept mètres sur la bobine, avec un peu de chance Adrien va filmer Claire au jardin ou une promenade dans la forêt et le film sera développé avant le départ pour Honfleur.

Mais Hélène ne verra pas le film. La semaine suivante, alors qu'elle court dans la rue, impatiente, joyeuse, elle trébuche, tombe la tête en avant, commotion cérébrale.

Elle a eu un accident et elle est morte. Tu comprends mon chéri ?

Elle est morte.

Elle avait onze ans.

Et Gabriel, pour toujours : un enfant seul. Un enfant unique — malgré lui, malgré ses parents : un enfant qui a perdu sa sœur. Un enfant devenu seul au monde. Un homme qui cherchera à oublier ce qu'il a perdu. Qui cherchera à vivre comme si de rien n'était — mais, justement, rien n'était pas. Il était une fois quelque chose. Quelque chose qui s'appelle l'absence.

Et Gabriel, encore quatre-vingt-seize ans à vivre : avec cette absence.

B

[Le Relais de Belleville, Paris]

À Paris. Il n'y a plus guère qu'à Belleville que j'arrive à aller — depuis que je vis dans ma campagne de grande banlieue, dans cette maison de L'Étang-la-Ville où je me suis installé il y a une dizaine d'années, je regarde Paris comme une étrangère, comme une ville qui a choisi de changer sans me demander mon avis, je la regarde comme quelqu'un d'aimé autrefois, qu'on observe avec surprise en se disant mais qu'avait donc cette personne pour que j'accepte de vivre avec elle, dans ce cas plus exactement : d'y vivre ? Je l'ai aimée pourtant cette ville, mais c'était il y a si longtemps, elle était si différente : et j'ai beau savoir que cette chanson cela fait des siècles que des ronchons l'entonnent, il faut bien accepter qu'il y a eu un moment de bascule, un moment où il était encore possible de trouver des bistrots pourris, des marchés prolos, des ouvriers solidaires, des enfants joyeux : à Paris.

À Paris, donc, il n'y a plus qu'autour de Belleville que je vais quand c'est pour boire un verre avec des amis, après le matin avoir dû enchaîner quelques rendez-vous sinistres, les agences de communication dans le IX^e, ce qui reste de journaux juste en dessous du périph, à Montrouge ou à Villejuif, les éditeurs spécialisés en guides pratiques numériques pas loin, j'ai beau devoir retourner à Saint-Lazare pour rentrer chez moi jamais je ne pourrai voir un ami autour de la gare, dans cette zone que je peine à qualifier d'urbaine, cette zone blanche au sens premier du terme, la pierre est trop blanche, trop ravalée, les humains qui passent sont trop blancs, propres sur eux, ma voix devient blanche si je dois ouvrir la bouche, ça manque d'énergie, ça manque de joie, ça manque de vie, ça manque de tout en réalité.